Théâtre National
de Strasbourg
École supérieure
d'art dramatique

Un autre spectacle de Pierre Meunier
sera accueilli en février :
SEXAMOR
de Pierre Meunier et Nadège Prugnard
du 2 au 10 février 2010

Dossier de presse

Au milieu du désordre

Texte et jeu **Pierre Meunier**

Du lundi 7 au dimanche 20 décembre 2009
Les 17 et 18 en allemand non surtitré*
du lundi au samedi à 20h, dimanche 20 à 16h
Relâche dimanche 13 et lundi 14
Salle Hubert Gignoux

*** Im Herzen der Unordnung**
Pour les spectateurs germanophones ou en apprentissage de la langue allemande, Pierre Meunier propose 2 représentations en allemand non surtitré

Jeudi 17 et vendredi 18 décembre à 20h

Contact Presse
Pour le TNS • **Chantal Regairaz** •Tel : 03 88 24 88 38 • fax : 03 88 37 37 71 • presse@tns.fr
Site internet : www.tns.fr • **Réservations** : 03 88 24 88 24 • **Tarifs** : de 5,50 € à 25€

Poursuivons

néanmoins,

entre

aveugles

on

peut

bien

se

raconter

le

monde.

Au milieu du désordre

Texte et jeu **Pierre Meunier**

Production **La Belle Meunière, ARCADI**

Rencontre
À l'issue de la représentation
• **jeudi 10 décembre**

Du lundi 7 au dimanche 20 décembre 2009

Du lundi au samedi à 20h, dimanche 20 à 16h
Relâche dimanche 13 et lundi 14
Salle Hubert Gignoux

Les 17 et 18 en allemand non surtitré

Im Herzen der Unordnung

Pour les spectateurs germanophones ou en apprentissage de la langue allemande, Pierre Meunier propose 2 représentations en allemand non surtitré

Dans *Au milieu du désordre*, Pierre Meunier parle des pierres, des ressorts, des tas, de la chute, du mouvement. Autant de questions et d'expériences qui ouvrent un espace de partage avec le spectateur autour de l'idée du temps rare – et pourtant si nécessaire – à accorder aux choses et aux gens pour voir et percevoir autrement… Le temps de s'étonner, s'émouvoir, rire en compagnie de ce bricoleur-alchimiste. Un bain de jouvence pour le regard et l'esprit.

Au milieu du désordre
est publié par les éditions Les Solitaires intempestifs, 2008

Délicatesse du tas

Propos de Pierre Meunier

recueillis par Diane Scott, *Délicatesse du tas* in « Regards », octobre 2005.

« C'est un travail qui se poursuit depuis des années autour de la matière, de ce que cette relation peut provoquer chez nous comme rêverie, active, joyeuse, réconfortante et hautement salutaire, à mes yeux. Je ne travaille pas à partir d'idées mais de sensations, de perceptions. Après la question de la pesanteur, dans *L'Homme de plein vent*[1], puis celle du ressort dans *Le Chant du ressort*[2] je me suis vu m'arrêter de plus en plus souvent devant des tas. Des tas de pavés, de bûches, de ferraille, d'épluchures. Et avec une grande activité mentale, comme si des couches et des cases, qu'on maintient généralement séparées, connaissaient un trouble de niveau et de profondeur, un mélange entre les catégories : philosophie, politique, social, poétique, cirque, se mettaient à vivre ensemble. A résonner.

Les précédents spectacles avaient aussi cette dimension, mais avec davantage de narration, de psychologie, qui dans *Le Tas* n'avaient plus lieu d'être. Eprouvant un plaisir profond dans ces moments solitaires face à des tas, je me suis dit que cela pouvait s'échanger, se partager, d'autant qu'aujourd'hui prendre le temps de s'arrêter devant un tas est une manière de résister à toutes les vitesses qui nous entourent, qui nous entraînent dans une accélération qui n'est pas la nôtre. Prendre ce temps-là suppose de ralentir notre course, le tas est lent. Lent à s'écrouler. Il est constamment en train de s'écrouler, mais il est lent. Et nous sommes très pressés de le voir s'écrouler. Nous passons notre chemin car rien n'arrive, alors que tout est en train de se passer sous nos yeux, mais nous sommes infoutus de le percevoir.

J'ai pris beaucoup de temps en amont. Je suis allé voir des scientifiques qui cherchent activement et avec obstination autour du tas. Des fortes têtes qui cherchent à résoudre l'énigme de la pente, cet angle alpha de 30°, toujours le même, on ne sait pas pourquoi. Et la question lancinante de savoir pourquoi se produit l'effondrement. La question de la catastrophe, en somme. L'instant T du paroxysme des tensions, le seuil avalancheux. Problème très vaste. Le tas est en quelque sorte une "société" qui ne se survit à elle-même qu'en générant ses propres catastrophes... Ainsi le tas est central dans de nombreux laboratoires de recherche en physique granulaire, dont le LMDH du CNRS, le Laboratoire des milieux désordonnés et hétérogènes, à Jussieu. Au théâtre de la Bastille, on avait organisé une soirée avec des sommités des milieux granulaires, un échange fructueux de nos angles d'approche.

J'accumule ainsi des données, des sensations de moments, dans forcément beaucoup de solitude.

J'habite depuis huit ans une ancienne usine de tissage du côté de Saint-Etienne, à Saint-Julien-Molin-Molette,où je peux souder, suspendre, expérimenter, chercher. J'y travaille et j'y habite. C'est ma base, mon repaire. C'est extrêmement précieux : pouvoir fabriquer une chose, la suspendre, partir plusieurs semaines, en vérifier la pertinence longtemps après, c'est irremplaçable. Il faut du temps pour que surgisse du sens. Du sens qui n'est pas forcément là au début. L'équipe a besoin de temps et de confiance pour accueillir ces moments de clarté, souvent fragiles, qui nécessitent un état de réception partagé par tous. Nous démarrons sans structure préalable, sans texte définitif. Avec beaucoup de doute et un fatras de désirs.

[1] *L'Homme de plein vent*, avec Hervé Pierre, créé en 1996, au Festival Off d'Avignon.
[2] *Le Chant du ressort,* avec Isabelle Tanguy, créé en 1999 aux Fédérés, à Montluçon.

Au milieu du désordre serait l'essence verbale de ces trois spectacles précédents. Un concentré de questions graves et légères, de tout ce jeu autour de la matière, de cette activité de l'imaginaire. Avec toujours la nécessité pour moi d'être ré-attiré chaque soir par ces cailloux, ému, intrigué. Ne pas jouer l'intérêt pour le caillou. Seul mon engagement peut créer les conditions propices d'une expérience sensible pour le spectateur, d'une contamination par les questions, les images qui peuvent surgir quand on prend ce temps-là, de s'arrêter. C'est-à-dire changer de vitesse, ne plus se satisfaire uniquement de l'information délivrée par la surface des choses mais les éprouver, les choses, les rejoindre.

Ceux qui comptent pour moi dans le théâtre, qui justifient son existence sont réellement habités, envahis par des questions, ils n'ont d'autre choix pour eux-mêmes que d'en rendre compte, avec les moyens artistiques dont ils disposent. Le contraire des faiseurs. Il y a François Tanguy, avec qui j'ai travaillé trois précieuses années[3]. Avant lui, il y a eu Philippe Caubère, c'est une tout autre forme, mais la nécessité est la même, c'est un enjeu vital. Igor Dromesko, Olivier Perrier aussi. Il dirigeait le Théâtre des Fédérés, à Montluçon, avec Jean-Paul Wenzel. Olivier a fait trois spectacles avec les gens du village d'Hérisson, dans l'Allier, des spectacles pleins d'humanité, avec des animaux sur scène, cochon, jument. Pas assez dans le ton de l'époque... il a bien trop peu tourné.

Je travaille très étroitement avec les techniciens, son, lumière, construction. Je ne conçois pas un travail théâtral sans un accord sensible sur ce qui est en jeu. Partager l'enjeu du "pourquoi on est là" avec tous les techniciens. Comment faire du théâtre sans établir ces conditions premières et veiller à les entretenir ? Il y a dans l'institution théâtrale une hiérarchie, à la fois intellectuelle et sociale, qui a donné lieu à l'établissement de forteresses, de situations bloquées entre technique, administration et mise en scène. Pour moi, c'est inacceptable.

Dans *Le Tas*, cette nécessité de trouver soir aprés soir une respiration commune entre le son, la lumière, la machinerie, le plateau, s'est révélée avec une force rare. Il fallait absolument que nous soyons ensemble sous l'emprise de la même chose, de la pierre, de son étrangeté. On était tous à la même enseigne, dans cette fragilité-là, dans la nécessité d'un engagement très fort, car on n'avait rien pour se rattraper, pas de narration, pas de texte. Ça reposait sur un charme qui devait se dégager, une attraction. Il fallait cela pour toucher le public et l'amener à son tour à céder. C'était notre inconfort, notre peur, tout le temps, de ne pas se retrouver ensemble. On est tous enclins à se satisfaire de quelque chose qui marche et à se contenter de sa répétition. La vile pente... Réconfort, donc, d'avoir résisté à ce gâchis, d'avoir vécu. C'était comme découvrir une soif en même temps que boire, et constater a quel point nous sommes assoiffés sans le savoir.

Au Chili, où nous avons joué *Le Tas*, la réception était quelque peu différente. En espagnol "le tas" se dit "el monton", c'est d'abord un tas de gens, donc c'est davantage lié au corps social, les lectures du spectacle étaient plus politiques. Dans ce spectacle, qu'un homme frappe si longtemps sur un bloc de pierre était un acte tout-puissant, non pas son signe ou son commentaire. Et cette durée de l'acte était nécessaire pour pouvoir admettre qu'il n'y avait là rien d'autre que cette puissance en acte, qu'elle n'était le symbôle de rien d'autre. C'est la valeur du théâtre, de permettre d'user de la durée, de la faire éprouver différemment, pour nous amener à reconsidérer le monde. Passionnante expérience d'indépendance où l'intime se remanifeste.

Face à tout ce qui le menace, le théâtre se doit d'être absolument nécessaire à ceux qui le fabriquent. »

[3] FrançoisTanguy est metteur en scène, il dirige le Théâtre du Radeau au Mans. *Créations* lui sera consacré en décembre, à l'occasion de son *Coda*, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

Attention, chute de pierres !

Hugues Le Tanneur – Journal de la Bastille – 2008

On ne sait pas ce qu'on risque à rêver trop longtemps devant un tas de cailloux. Le monde peut s'en trouver considérablement transformé jusqu'à perte totale des points de repère. Pierre Meunier en a fait l'expérience. S'attarder sur le tas. Rêver devant un tas de cailloux... Faire la grève. La grève sur le tas, cet expert en tas et autres tumulus, grand spécialiste du chant du ressort, homme de théâtre aussi et poète du plateau connaît. De lui, on avait déjà pu voir au Théâtre de la Bastille *Le Tas* et la saison passée, *Les Egarés*. Cette fois, c'est seul sur scène qu'il s'interroge, rêve, médite, dérive, s'abîme en s'appuyant sur quelque amas de cailloux ou une poignée de vieux ressorts vaguement rouillés. Pierre Meunier a cette capacité attachante qui consiste à voir ou à entendre ce que l'on ignore d'habitude parce que c'est là devant nous, qu'on passe devant tous les jours et que nous avons depuis longtemps cessé d'y prêter attention. Terrains vagues battus par le vent, tas, bouts de ferrailles abandonnés, autant de scories qui ne méritent guère qu'on s'y attarde.

Et pourtant, si l'on y songe et que l'on s'arrête un peu sur ces marges délaissées de nos paysages et que l'on entreprend de contempler ces objets, au fond pas si inanimés, quelque chose bientôt naît et grandit, la réalité qui nous entoure change doucement d'apparence et se révèle sous un nouveau jour. Alors, c'est comme si l'on faisait une grève du zapping pour s'offrir une interruption bienvenue face à l'overdose d'images préformatées dont nous sommes quotidiennement bombardés. « Le théâtre est une occasion inespérée de résister au broyage des entendements », avance Pierre Meunier. Et cela est loin d'être anecdotique, cette affaire. D'ailleurs, le grand poète italien Eugenio Montale remarquait déjà, il y a quelques années, que : « L'homme d'aujourd'hui a hérité d'un système nerveux qui ne peut supporter les conditions de vie actuelles. En attendant la naissance de l'homme de demain, l'homme d'aujourd'hui réagit à ces nouvelles conditions non pas en les affrontant ou en essayant de résister à leurs coups, mais en se transformant en masse ». A cette pesanteur envahissante qui s'est emparée de nos sociétés, Pierre Meunier répond par un éloge de la légèreté. Quoi de plus ordinaire, de plus banal qu'un tas ou qu'un ressort ? Certes. Et pourtant, si l'on s'attarde un peu, cela devient une mine pour l'imagination. « J'essaie d'allumer des mèches ; d'ouvrir quelques pistes », résume modestement Pierre Meunier pour qui il est vital que tout cela se passe devant un public et pas uniquement dans la solitude du promeneur. Mais que se passe-t-il justement devant le public ? Tandis que circulent des pierres passées de main en main parmi les spectateurs, un tas bientôt s'élève quelque part au-dessus du sol. Un tas en lévitation ? N'exagérons pas. Mais quand même il y a de ça. Formant comme une pyramide la pointe tendue vers le ciel, c'est un amas de cailloux sans forme que l'on dirait flottant, à cela près que les agrégats qui le composent reposent sur une vieille table de camping dépliée pour l'occasion. La légèreté du tas est peut-être son secret.

D'ailleurs c'est bien ce que Pierre Meunier entend nous faire partager dans cette curieuse aventure, le secret du tas, voire comme il dit « le secret des tas ». Alors il agit en maître de cérémonie, chaman, magnétiseur, bonimenteur ou savant fou prêt à nous initier aux mystères du tas, c'est-à-dire de la chute. Il nous entraîne à sa suite dans une plongée vertigineuse, la chute dans le temps. C'est comme un saut au-delà de nos habitudes de pensées pour rêver sur l'insoutenable légèreté de l'être. Et le paradoxe, c'est que cela procure une sensation de libération. « Cela me réjouit infiniment, cette bouffée de réconfort qui nous est amenée par ce qui est le plus déconsidéré, le plus opposé aux mirages fabriqués par les puissances économiques de tout poil. C'est une forme de contre-pouvoir salutaire en même temps qu'un agent réconfortant sur le plan intime. » Notre regard glisse sur la surface des choses, capté en permanence par des sollicitations multiples. L'ordinaire est ce qui nous échappe parce que nous sommes aliénés ; empêtrés dans toutes sortes de considérations qui nous empêchent de voir et de comprendre notre situation. Nous sommes pris dans un mouvement qui nous étourdit et nous occupe tellement qu'en dehors de ça, plus rien n'a

d'intérêt. Or c'est justement là qu'intervient le langage, pas n'importe quel langage, mais ces mots qui naissent d'une réflexion attentive devant un objet quel qu'il soit, même le plus opaque comme ce tas de cailloux. Car c'est en comprenant comment un objet a cette capacité de nous impressionner, de nous solliciter, que des mots surgissent à travers une méditation féconde. « L'attention est la prière naturelle de l'âme », disait Malebranche. C'est bien cette attention aux plus anodins – en apparence – objets matériels qui nous met en contact avec le monde et qui nous permet en même temps de prendre nos distances.

Pierre Meunier nous rappelle opportunément que la réceptivité est une vertu non négligeable. Il ne faut pas avoir peur de s'abandonner, d'oublier ses points de repère. Et qu'un caillou, un tas, un ressort sont une source inépuisable de métaphores souvent drôles, d'ailleurs : « C'est une forme de réflexion poétique qui active tous les niveaux de sens : politique, social, métaphysique. Mais sans être enfermé dans des cases ; au contraire tout résonne et les ordres habituels sont bousculés. Je suis toujours étonné de voir comment des strates sont traversées ou connectées les unes aux autres de manière indomptable, sauvage. Cela agit de façon cavalière sans égard pour les panneaux fléchés. Et c'est quelque chose qui a à voir aussi avec la chute, comme si l'on expérimentait une temporalité où l'on ne peut plus compter sur rien. Il n'y a plus d'appui, plus de fermeté. On n'a donc plus qu'à être, ce qui peut s'avérer une grande chance, sauf que bien souvent on est crispé sur la perte de ce qui nous échappe et que l'on gagne en vérité à ne plus avoir. On ne s'appartient plus, on est agi par quelque chose qui nous dépasse, la loi qui s'exerce sur nous. Il y a peut-être dans la rêverie une autre loi, qui est nôtre ; une loi intime, profonde que tant de dispositifs visent à étouffer. » Ainsi, c'est du cœur même de la passivité, de l'abandon au mouvement de la méditation que l'on se rejoint soi-même. En quoi Pierre Meunier voit : « Un chemin vers une forme d'indépendance. Et c'est justement cette indépendance qui inquiète toutes les puissances qui visent à nous faire consommer, à nous assoiffer de biens, de possessions ».

Pierre Meunier ne dispense pas un savoir, il jongle autant avec les mots qu'avec les objets qu'il manipule. Il nous tient en haleine dans une veine comique qui donne parfois l'impression de marcher sur la tête. C'est que tout est bel et bien sens dessus dessous dans ce spectacle, d'où ces remarques qui fusent suivant une logique folle et désarmante qui provoque l'hilarité. (…) Ce n'est pas pour rien qu'il fit jadis ses armes de clown auprès des Fratellini et qu'il eût notamment pour professeur Pierre Etaix. Déjà, du temps où il se promenait sur les routes avec la compagnie Dromesko, Pierre Meunier se faisait remarquer pour ses entreprises aussi infructueuses que désopilantes de rivaliser avec les oiseaux sous le nom de Leopold von Fliegenstein. Depuis, il n'a toujours pas appris à voler, mais n'a cessé de s'interroger sur la pesanteur et son contraire. Le tas de cailloux et le ressort étant en quelque sorte devenus ses emblèmes autant que des objets dont il scrute inlassablement l'énigme. N'hésitant pas d'ailleurs à interroger des scientifiques et à compulser des ouvrages savants pour étayer sa réflexion. Avec les années, il est à sa manière devenu un spécialiste en attraction, répulsion, oscillation et autres tensions entre le haut et le bas, le pesant et le léger. « Ce qui m'intéresse dans le ressort, c'est cette réconciliation entre les contraires sous la forme d'une dialectique dansante qui les honore, mais de manière fluide et non antagoniste. Car le mouvement qui les oppose, hésitant de l'un à l'autre, finit peu à peu par s'épuiser pour les confondre en un lieu de retrouvailles qui est aussi celui de l'immobilité. Léonard de Vinci parle à ce propos “d'armistice entre le grave et le léger” sauf que si, en effet, le ressort trouve cette armistice, il faut préciser qu'il ne s'y arrête pas. » Voilà comment, en assistant aux méditations et lévitations de Pierre Meunier, on redécouvre le plaisir qu'il y a à sentir comment le temps se dilate et à quel point l'esprit gagne à vagabonder. D'ailleurs, comme il l'explique, ce sont les scientifiques eux-mêmes qui le disent : « Il existe des niches de liberté au cœur même du tas et ce jusque dans les couches inférieures où l'écrasement est maximum. Cela est dû au fait que les chaînes de contact suivent des chemins très sinueux qui par moments épargnent des zones. Il existe ainsi aux endroits les plus improbables des poches de résistance. »

Pierre Meunier

Parcours

Pierre Meunier est né en 1957. Il a suivi les formations dispensées par Pierre Étaix, Émilie Letendre, Clémence Massart, Philippe Caubère, Amy Lavietes. Il a notamment travaillé avec Pierre Étaix et Annie Fratellini dans *Nouveau cirque de Paris* ; avec Zingaro ; avec le Théâtre de l'Unité dans *L'Histoire du soldat* de Ramuz et Stravinski ; avec la Volière Dromesko ; avec Matthias Langhoff dans *Désir sous les ormes* d'Eugène O'Neill ; avec François Tanguy et le Théâtre du Radeau dans *Choral* (Théâtre de la Bastille, 1994) ; avec Philippe Nahon (Ars Nova) dans *Les Naufragés de l'Olympe*, fantaisie lyrique dont il a écrit le livret, musique de Giovanna Marini ; avec Isabelle Tanguy dans *Feu* d'après Luxun ; avec Joël Pommerat dans *Pôle* et *Treize étroites têtes* ; avec Jean-Paul Wenzel dans *Caveo* ; avec le Cabaret Dromesko dans *La Baraque*.

Il a fabriqué et joué *L'Homme de plein vent* (avec Hervé Pierre), *Le Chant du ressort* (avec Isabelle Tanguy), *Le Tas* avec Jean-Louis Coulloc'h (Théâtre de la Bastille, 2002), *Les Égarés*, fabrication collective (Théâtre de la Bastille, 2007) et *Au milieu du désordre* (Théâtre de la Bastille, 2008).

Il a mis en scène *Éloge du Poil* de Jeanne Mordoj (Théâtre de la Bastille, 2009). Il a conduit sur trois années un travail d'atelier avec des patients de l'hôpital psychiatrique d'Ainay-Le-Château. Il participe au projet collectif *Les Etonnistes* avec Stéphanie Aubin, Christophe Huysman et Pascale Houbin. Il a également réalisé plusieurs courts-métrages, *Hoplà ! Hardi ! Asphalte,* et une série de onze films autour de la matière intitulée *Et ça continue !,* présentée dans l'émission *Histoires courtes* sur France 2 en juillet 2007.

Le TNS a coproduit le dernier spectacle de Pierre Meunier, créé au Théâtre Vidy-Lausanne en mars 2009 et présenté à Strasbourg en février 2010.

SEXAMOR

De **Pierre Meunier** *et* **Nadège Prugnard**
Projet de **Pierre Meunier** – *Fabrication collective*

Dates du mardi 2 au mercredi 10 février 2010
Horaires Tous les soirs à 20h
Relâche dimanche 7
Salle Gignoux
> Coproduction du TNS

Rencontre
à l'issue de la représentation
Jeudi 4 février

« Je suis parce qu'ils coïtèrent.
Si je suis là ce soir, c'est parce que mes chers vieux coïtèrent.
Si pas coït, moi pas être. »

Après *Au milieu du désordre*, étonnante rêverie sur la matière présentée en décembre, Pierre Meunier revient pour s'interroger sur le sexe. Qu'est-ce que sexe ? « Sexe est un mot » répond Pierre Meunier. « Ce n'est qu'un mot, mais il y a des mots qui vous laissent tranquille. Il y a des mots, on peut s'asseoir dessus : talus, chaise, rivage... et penser à autre chose. Sexe non. Pourquoi ? ». Sur le plateau, un homme et une femme se partagent l'espace, s'affrontent, se cherchent, se confient, se défient. Face à face, ils expérimentent ce qu'est l'autre, le contact de l'autre, les connexions possibles et les heurts. L'espace dans lequel ils évoluent est habité de mécanismes et de matières animées avec lesquels ils doivent composer. Avec la question du sexe se pose celle de l'origine et de la relation à la vie et à la mort. Le langage des mots et des corps emprunte les chemins de l'humour et de la poésie. L'autre est une énigme, un champ de découvertes qui éveille toutes sortes de désirs. Dont celui, essentiel, d'être et de se sentir vivant.
Pour ce projet, Pierre Meunier est accompagné, dans l'écriture et dans l'interprétation, par Nadège Prugnard.

Photos d'éléments du spectacle © Fabien Lainé

Avant de partir en tournée en Allemagne avec *Au milieu du désordre*, Pierre Meunier propose aux spectateurs du TNS germanophones ou en apprentissage de la langue allemande 2 représentations en allemand non surtitré.

IM HERZEN DER UNORDNUNG

Text und Regie **Pierre Meunier**

Aufführungen auf Deutsch ohne Übertitelung

Donnerstag, den 17. und Freitag, den 18. Dezember um 20 Uhr
Hubert Gignoux – Saal im TNS

Auf Französische
vom 7.
bis 20. Dezember 2009

Im Stück *Im Herzen der Unordnung* spricht Pierre Meunier von Steinen, Sprungfedern, Haufen, Fall und Bewegung. Ebenso viele Fragen und Erfahrungen, die ein Raum der Teilung mit dem Zuschauer eröffnen, ringsum die Idee der seltenen und doch so nötigen Zeit, um den Dingen und Leuten Zeit zu gewähren, und somit anders zu sehen und wahrzunehmen. Die Zeit zu staunen, sich rühren zu lassen, gemeinsam mit diesem Bastler und Alchimisten zu lachen – ein Jungbrunnen für den Blick und den Geist.

Reservierung

Per Telefon : +33 (0)3 88 24 88 24
Per Internet : http://billetterie.tns.fr
Preise : von 5,5 € ab 25 €

Weitere Information : + 33 (0)3 88 24 88 03 • s.hummel@tns.fr

Dans le même temps

WOYZECK ON THE HIGHVELD

D'après Woyzeck *de* **Georg Büchner**
Mise en scène **William Kentridge**
Avec la **Handspring Puppet Company**

> Spectacle de marionnettes, en anglais surtitré

Dates **du mardi 8 au dimanche 20 décembre 2009**
Horaires du mardi au samedi à 20h, dimanche 20 à 16h
samedi 12 : à 15h et 20h
Relâche dimanche 13 et lundi 14
Salle Koltès

Projection
de 9 courts films d'animation réalisés par William Kentridge à l'Auditorium du **MAMCS**

- **dimanche 13 décembre à 16h**

Ateliers de théâtre dirigés par les comédiens du TNS

Le TNS organise 3 ateliers de théâtre ouverts à tous : non-initiés, comédiens débutants ou confirmés. Les stages sont animés par des comédiens de la troupe permanente du TNS : Muriel Inès Amat, Fred Cacheux et Cécile Péricone. Destinés aux adultes non professionnels et ne souhaitant pas le devenir, ces stages ne sauraient en aucun cas être une préparation au concours d'entrée à l'École supérieure d'art dramatique du TNS. Pour participer aux stages du TNS, il sera demandé au stagiaire d'assister à deux spectacles au moins au cours de la saison.

ATELIER 2 : « GRAND WEEK-END THÉÂTRE »

Atelier ouvert à tous et animé par Muriel Inès Amat
Sur un texte inédit de **Fanny Mentré :** VIEILLIR

Du jeudi 3 au dimanche 6 décembre
le jeudi et le vendredi de 19h à 22h30
le samedi et le dimanche de 10h à 18h

École du TNS

FIN DES INSCRIPTIONS AU CONCOURS 2010 : LE 5 DÉCEMBRE 2009

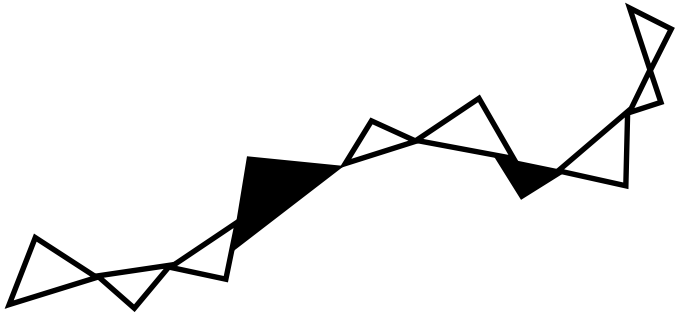
Les candidats doivent être âgés :
Régie-techniques du spectacle : de plus de 18 ans et moins de 26 ans (au 1er octobre 2010)
Jeu et **Scénographie-costumes :** de plus de 20 ans et moins de 26 ans (au 1er octobre 2010)
Mise en scène et **Dramaturgie :** de plus de 21 ans et moins de 27 ans (au 1er octobre 2010)

Dossier d'inscription téléchargeable sur www.tns.fr
Téléphone : 03 88 24 88 44- courriel : **concours@tns.fr**
École du TNS, 1 avenue de La Marseillaise BP 184/R5 – F 67 005 Strasbourg cedex

Les prochains concours de l'École du TNS auront lieu en 2010, 2011, 2013 et 2014.

AU MILIEU DU DÉSORDRE

Théâtre National de Strasbourg
École supérieure d'art dramatique
Direction Julie Brochen



AU MILIEU DU DÉSORDRE

Texte et jeu Pierre Meunier

Équipe technique du TNS
Régie générale **Bruno Bléger** Régie lumière **Christophe Leflo de Kerleau** Régie son **Sébastien Lefèvre** Régie plateau **Charles Ganzer**
Habilleuse **Joëlle Gitchenko** Lingère **Gwendoline Bouget**

Du lundi 7 au dimanche 20 décembre 2009

Les 17 et 18 en allemand non surtitré :
Im Herzen der Unordnung
Pour les spectateurs germanophones ou en apprentissage de la langue allemande, Pierre Meunier propose 2 représentations en allemand non surtitré

Horaires : du lundi au samedi à 20h,
dimanche 20 à 16h
Relâche : dimanche 13 et lundi 14
Salle : Hubert Gignoux
Rencontre :
à l'issue de la représentation **jeudi 10 décembre**
Durée : 1h20

Au milieu du désordre est publié par les éditions
Les Solitaires Intempestifs, 2008

Production La Belle Meunière, ARCADI

pas un souffle pas un cri pas un frisson
le silence du tas

le tas fait-il silence parce qu'il aurait déjà tout dit ou parce qu'il n'a rien à dire

peut-être qu'approchant du tas j'approche du secret
d'un secret qui forcément se tait
le secret des tas qui m'arrête
moi passant qui allais d'un bon pas entreprendre là-bas quelque chose d'autrement plus important

énigme à ciel ouvert
le tas a peut-être tout dit lors de son entassement
qu'avons-nous entendu : un fracas
l'immense fracas de la confusion des chutes

en rejoignant la terre tout ce qui constitue le tas fait entendre sa voix
chocs et cognements, propos indistincts
ça parle d'avenir terreux d'écrasement
de la fin du voyage
de l'espoir de trouver du moelleux sous soi
de la dureté des pierres
de l'étonnement d'en être
des vertus rassurantes de l'enchevêtrement
de finir concassé de la nuit du grincement des bennes
des chiens qui pissent
d'écroulements inespérés
du silence qui viendra quand tout sera tombé
de la violence des retrouvailles
du bonheur d'être tas en ce tas au cœur du tas
de ce tas-là
du malheur d'être tas en ce tas au cœur du tas
de ce tas-là
puis grand calme au sommet du tas
plus rien ne bouge le fracas s'est tu

un autre temps commence

Pierre Meunier
Le Tas (extrait) dans *Le Bleu des pierres*, Éd. Les Solitaires Intempestifs, 2003, pp. 85-86

En revenir toujours à l'objet lui-même,
à ce qu'il a de brut, de *différent* :
différent en particulier de ce que j'ai déjà
(à ce moment) écrit de lui

Francis Ponge

Quand je vais prendre le train, j'entends toujours des gens qui disent : « Vous n'arrivez qu'à telle heure. Comme ce voyage est long et ennuyeux ! » Le mal est qu'ils le croient et c'est là que notre stoïcien aurait dix fois raison quand il dit : « Supprime le jugement, tu supprimes le mal. »
Si l'on regardait les choses autrement, on serait conduit à considérer un voyage en chemin de fer comme un des plaisirs les plus vifs. Si l'on ouvrait quelque panorama où l'on verrait les couleurs du ciel et de la terre et la fuite des choses comme sur une grande roue dont le centre serait au fond de l'horizon, si l'on donnait un tel spectacle, tout le monde voudrait l'avoir vu. Et si l'inventeur réalisait aussi la trépidation du train et tous les bruits du voyage, cela paraîtrait encore plus beau.
Or toutes ces merveilles, dès que vous montez en chemin de fer, vous les avez gratis ; oui, gratis car vous payez pour être transporté, non pour voir des vallées, des fleuves et des montagnes. La vie est pleine de ces plaisirs vifs, qui ne coûtent rien, et dont on ne jouit pas assez. Il faudrait des écriteaux dans toutes les langues et un peu partout, pour dire : « Ouvrez les yeux, prenez du plaisir. »
[...]
Ne poussez pas le majestueux et imperturbable temps qui conduit tous les univers ensemble d'un instant à un autre instant. Les choses n'attendent qu'un regard pour vous prendre et vous porter. Il faudrait apprendre à être bon et ami pour soi-même.

Alain
Propos sur le bonheur, LXX, *Patience* (extrait), Éd. Gallimard, 1928,
Folio essais, pp. 162-163

Un Fameux possédait une pendule murale et toutes les semaines il la remontait AVEC SOIN. Vint à passer un Cronope qui le voyant se mit à rire, rentra chez lui et inventa la pendule-artichaut ou cynara car l'un et l'autre se dit ou se disent.
La pendule-artichaut de ce Cronope est un artichaut de la plus grande espèce fixé par sa tige à un trou dans le mur. Les innombrables feuilles de l'artichaut marquent l'heure présente mais aussi toutes les heures, de sorte que le Cronope pour savoir une heure n'a qu'à enlever une feuille. Comme il les enlève de gauche à droite, la feuille donne toujours l'heure exacte et chaque jour le Cronope enlève un nouveau rang de feuilles. Quand il arrive au cœur, le temps n'est plus mesurable et dans l'infinie rose violette du centre, le Cronope découvre un infini contentement, après quoi il la mange à la sauce vinaigrette et met une autre pendule dans le trou.

Julio Cortázar
Pendules dans *Cronopes et Fameux,* trad. Laure Guille-Bataillon,
Éd. Gallimard, 1977, coll. Folio, p. 126

Face au tas, qu'éprouves-tu
de la solidité de ton être ?

Pierre Meunier

Pour juger des apparences que nous recevons des objets, il nous faudrait un instrument judicatoire ; pour vérifier cet instrument, il nous y faut de la démonstration ; pour vérifier la démonstration, un instrument : nous voilà au rouet. Puisque les sens ne peuvent arrêter notre dispute, étant pleins eux-mêmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison ; aucune raison ne s'établira sans une autre raison ; nous voilà à reculons jusques à l'infini.

Michel de Montaigne
Essais, II, 12

Dans notre vie de civilisé à l'époque industrielle, nous sommes envahis par les objets. Chaque objet est le représentant d'une foule d'objets : Comment un objet aurait-il une « puissance » puisqu'il n'a plus d'individualité ? Mais allons un peu vers le lointain passé des objets. Restituons nos rêveries devant un objet familier. Puis rêvons plus loin encore, si loin même que nous allons nous perdre en nos rêveries quand nous voudrons savoir comment un objet a pu trouver son nom. En rêvant entre chose et nom dans la modestie des êtres familiers, [...] l'objet, le modeste objet, s'en vient à jouer son rôle dans le monde, dans un monde qui rêve dans le petit comme dans le grand. La rêverie sacralise son objet. Du familier aimé au sacré personnel il n'y a qu'un pas.

Gaston Bachelard
La Poétique de la rêverie, Éd. Presses Universitaires de France, 1965, p. 31

Il faut inventer le cœur des choses,
si l'on veut un jour le découvrir

Jean-Paul Sartre

[...] Le rêve de l'intimité d'une matière n'a nullement peur d'une tautologie des impressions ; il enracine dans la substance la qualité la plus valorisée. C'est ce qui donne aux rêves de substance leur singulière fidélité. On pourrait dire de l'or qu'il est psychiquement inaltérable. Celui qui rêve de matière bénéficie d'une sorte d'enracinement pivotant de ses impressions. La matérialité affronte alors l'idéalité des impressions. La rêverie s'objective par une sorte d'obligation externe et interne. Prend naissance une sorte de matérialisme enchanteur qui peut laisser dans une âme des souvenirs impérissables.

Gaston Bachelard
La Terre et les rêveries du repos, Éd. Librairie José Corti, 1948, p. 59

[Les oiseaux] se posaient, et demeuraient silencieux sur un arbre, sur un mur, et leurs yeux brillants jetaient de vifs coups d'œil, et leurs têtes se tournaient çà et là, prodigieusement attentives, conscientes à l'excès de la présence d'un objet en particulier.
Peut-être s'agissait-il d'une coquille d'escargot, s'élevant au milieu de l'herbe comme une cathédrale grise, comme un large bâtiment incendié marqué de cercles sombres, dans l'ombre verte des brins d'herbe, ou peut-être remarquaient-ils la splendeur des fleurs répandant sur les parterres leur fluide lumière rouge, tandis que l'espace situé entre les tiges formait une série de voûtes rougeâtres et sombres. Ou bien, leur regard se fixait sur les petites feuilles brillantes du pommier, dansantes, mais réservées, raides et reluisantes parmi leurs fleurs teintées de rose. Ou bien, ils voyaient une goutte de pluie tomber sur la haie, et y rester suspendue sans s'en détacher, avec en elle l'image arrondie de la maison tout entière, et des ormes hauts comme des tours. Ou bien, ils contemplaient en face le soleil, et leurs yeux devenaient des grains d'or.
Leurs yeux tournés de-çà, de-là, descendaient enfin plus bas, sous les branches, dans les sombres allées du ténébreux univers où les feuilles pourrissent et où les pétales tombent. Alors, l'un d'eux, plein d'un superbe élan, se posait avec soin sur le sol, embrochait du bec le corps monstrueux et mou d'un ver sans défense, le picorait par-ci par-là, et l'abandonnait à la pourriture. Là-bas, sous les racines, parmi les fleurs corrompues, des bouffées d'odeurs mortes s'exhalaient ; des gouttes se formaient sur le flanc gonflé et pustuleux des choses. La peau des fruits pourris crevait, et du pus trop épais pour couler suintait de la fissure. Les limaces laissaient derrière elles des sécrétions jaunes, et parfois, çà et là, un corps informe rampait avec une tête à chaque bout. Les oiseaux aux yeux d'or s'élançaient sous les feuilles et contemplaient ironiquement cette purulence, cette moiteur. De temps à autre, ils plongeaient sauvagement la pointe de leur bec dans ce gluant mélange.

Virginia Woolf
Les vagues, Trad. Marguerite Yourcenar, Éd. Stock, 1974, pp. 85-86

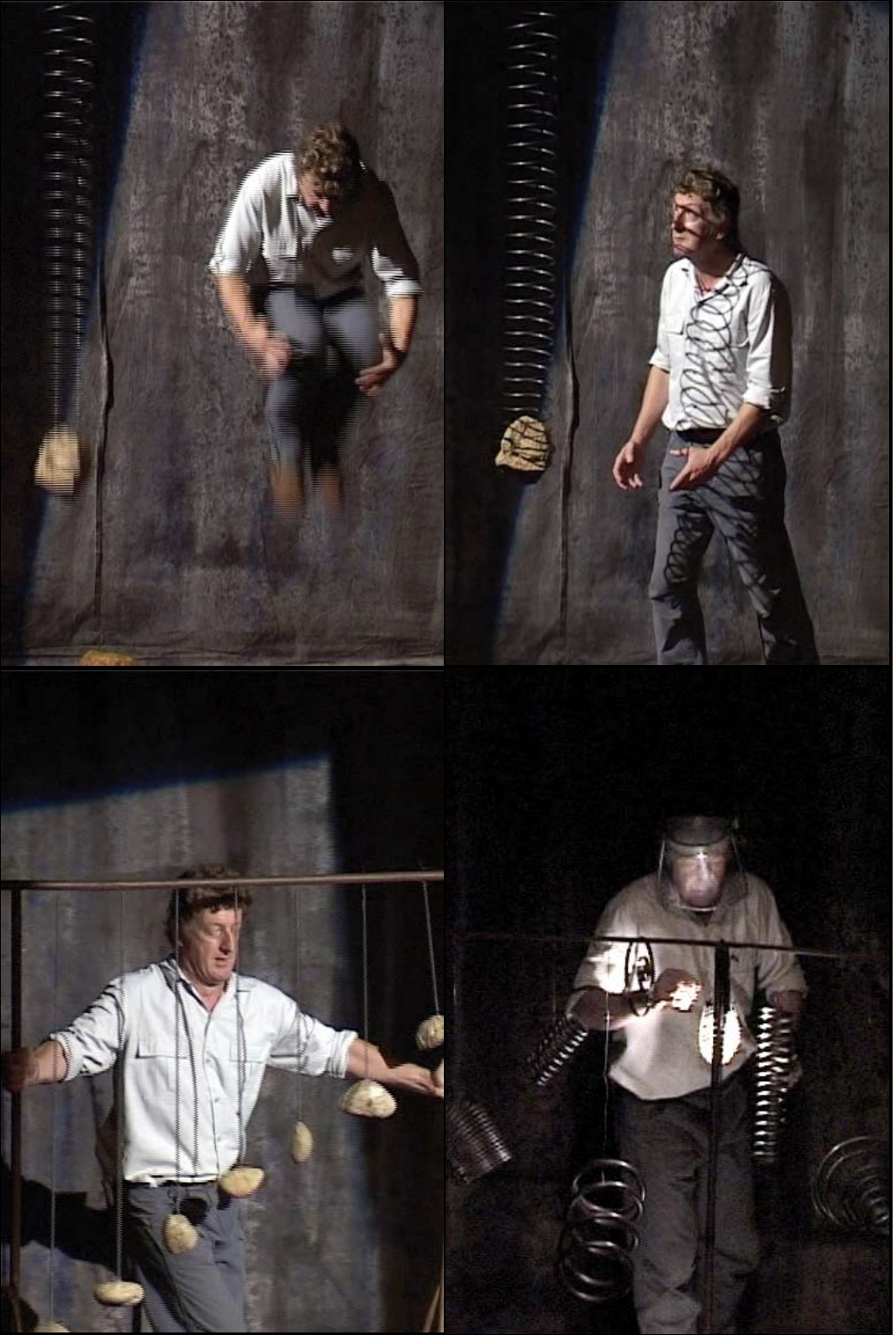
Et tout d'un coup vers huit heures, je m'aperçus que tout ce spectacle que j'avais contemplé pendant cette journée, ça avait été seulement une émanation de mon esprit. Et j'en fus fort satisfait car justement je m'étais reproché un peu avant de passer mes journées à ne rien faire.

Henri Michaux
Extrait de *Projection*, Éd. Pierre Seghers, coll. poètes d'aujourd'hui, 1957, p. 113

pour que plus rien ne tombe
il faudrait déclarer la hauteur ennemie
interdire toute pente
abattre les sommets les jeter dans le gouffre
enfouir les arbres dans le limon des fleuves
noyer les villes aux étages sans nombre
ne plus rien soulever
et ramper sur cette plaine humide
en quête de racines ou de petits reptiles

la nuit veiller à ce qu'aucun ne se dresse vers le ciel
avec ses jambes sans force il pourrait bien tomber donner envie aux autres

Pierre Meunier
L'Homme de plein vent (extrait) dans *Le Bleu des pierres,* Éd. Les Solitaires Intempestifs, 2003, p. 17



Je vous construirai une ville avec des loques, moi !
Je vous construirai sans plan et sans ciment
Un édifice que vous ne détruirez pas,
Et qu'une espèce d'évidence écumante
Soutiendra et gonflera, qui viendra vous braire au nez,
Et au nez gelé de tous vos Parthénons, vos arts arabes,
et de vos Mings.

Avec de la fumée, avec de la dilution de brouillard
Et du son de peau de tambour,
Je vous assoirai des forteresses écrasantes et
superbes,
Des forteresses faites exclusivement de remous et de
secousses,
Contre lesquelles votre ordre multimillénaire et votre
géométrie
Tomberont en fadaises et galimatias et poussière de
sable sans raison.

Henri Michaux
Extrait de *Contre*, Éd. Pierre Seghers, coll. poètes d'aujourd'hui, 1957, p. 148

Une Espérance croyait aux types physionomiques comme par exemple les camus, les têtes de merlan, les narines au vent, les olivâtres, les fronts fuyants, le genre intellectuel et le genre garçon coiffeur, etc. Fermement décidée à classer définitivement ces groupes, elle commença par faire de grandes listes de noms connus et elle les répartit dans les catégories précitées. Elle prit ensuite le premier groupe formé de huit camus et vit avec une certaine surprise que ces gars-là se subdivisaient en trois groupes, à savoir : les camus moustachus, les camus type boxeur et les camus style planton de ministère, comprenant respectivement 3, 3 et 2 camus. À peine les avait-elle ainsi répartis (au café le Paulista où elle les avait réunis avec peine et force cafés glacés) elle s'aperçut que le premier sous-groupe n'était pas uniforme car deux des camus moustachus appartenaient au type raton laveur tandis que l'autre était nettement d'inspiration japonaise. L'ayant mis de côté à l'aide d'un solide sandwich anchois-œuf dur, elle organisa le sous-groupe raton laveur et elle se disposait à l'inscrire sur son carnet de travaux pratiques lorsqu'un des ratons laveurs regarda vers la droite et l'autre vers la gauche, moyennant quoi il fallut bien constater que l'un des deux était brachicéphale tandis que l'autre présentait un crâne plus propre à suspendre les chapeaux qu'à en porter un. Trouvaille qui entraîna la dissolution du sous-groupe ; quant au reste, n'en parlons pas, car les autres sujets d'étude étaient passés du café glacé au Cinzano et leur seul point commun à ce stade avancé des choses était leur ferme volonté de continuer à boire aux frais de l'Espérance.

Julio Cortázar
Leur foi en les sciences dans *Cronopes et Fameux*, trad. Laure Guille-Bataillon, Éd. Gallimard, 1977, coll. Folio, pp. 140-141

Contrairement à ce que montre l'individualisme libéral, qui ne produit que l'équivalence des individus – y compris lorsqu'on les baptise « personnes humaines » –, c'est l'affirmation de chacun que le commun doit rendre possible : mais une affirmation qui ne « vaille », précisément, qu'entre tous et en quelque sorte par tous, qui renvoie à tous comme à la possibilité et à l'ouverture du sens singulier de chacun et de chaque rapport. Cela seul sort du nihilisme : non la réactivation de valeurs, mais la manifestation de tous sur un fond dont le « rien » signifie que tous valent incommensurablement, absolument et infiniment.

Jean-Luc Nancy
Vérité de la démocratie, Éd. Galiléé, 2008, pp. 46-47

Les plus grands monuments font le plus de poussière

Arthur Cravan

Les comparaisons se succèdent, mais qu'est-ce qui se cache derrière toutes les ressemblances ? Puisque la foudre a frappé l'arbre, puisque la grande branche en fleur est tombée, et puisque Perceval, en mourant, m'a laissé cet héritage, il faut que je regarde les choses en face. Voici un carré ; voici un rectangle ; les musiciens prennent le carré et le placent sur le rectangle. Ils le placent avec le plus grand soin, et en font une construction habitable et parfaite. Seule, une petite marge déborde. Le plan de l'édifice est devenu visible ; ce qui n'était qu'ébauché est maintenant accompli. Nous ne sommes ni si inconsistants ni si médiocres : nous avons réussi à fabriquer des rectangles et à les placer sur des carrés. C'est notre triomphe et notre consolation.

La débordante douceur de cette découverte ruisselle sur les parois de mon âme et libère en moi le sens de la compréhension. « Ne cherche plus, me dis-je. Tu as atteint le but. » Le rectangle a été posé sur le carré, et la spirale par-dessus le rectangle. Nous avons été traînés le long des galets jusqu'à la mer. [...] Je vais sortir. Cet après-midi sera un après-midi à part. Je vais faire un pèlerinage. Je vais aller à Greenwich. Je vais me confier courageusement à des trams, à des autobus. Tout le long de Regent Street, les secousses du véhicule me ballottent de mon voisin à ma voisine. Mais je ne suis ni meurtrie ni froissée par ces collisions. Le carré repose sur le rectangle. Nous traversons des pauvres rues encombrées par un marché en plein vent ; toutes sortes de vis, d'écrous et de tiges de fer sont disposés pour la vente, et les gens qui grouillent sur le trottoir saisissent des morceaux de viande crue entre leurs doigts épais. Le plan de l'édifice est visible. Nous avons rendu le monde habitable.

Virginia Woolf
Les vagues, Trad. Marguerite Yourcenar, Éd. Stock, 1974, pp. 178-179

Dans un monde toujours plus débordant de menaces mais aussi d'émerveillements, je crois du fond de moi que ce qui compte, ce qui vaut d'être vécu, c'est l'élan

Dominique Desanti

Sans fin

absorbé dans sa fluide réponse aux troubles qui le cernent
le ressort impose sa pulsation au milieu du désordre
respire pour lui-même
ne garde rien
va vers le mou le débandé avec quelle grâce
ni secousse ni saccade sur le chemin qui le vide
rend tout
se livre entier à cet épuisement

nulle angoisse de perdre
le chemin est tracé
chute sans cesse privée de fin tandis que l'immobile
approche

Pierre Meunier
Le Chant du ressort dans *Le Bleu des pierres,* Éd. Les Solitaires Intempestifs, 2003, p. 80

BIOGRAPHIE de Pierre Meunier

Pierre Meunier est né en 1957. Il a suivi les formations dispensées par Pierre Étaix, Émilie Letendre, Clémence Massart, Philippe Caubère, Amy Lavietes. Il a notamment travaillé avec Pierre Étaix et Annie Fratellini dans *Nouveau cirque de Paris* ; avec Zingaro ; avec le Théâtre de l'Unité dans *L'Histoire du soldat* de Ramuz et Stravinski ; avec la Volière Dromesko ; avec Matthias Langhoff dans *Désir sous les ormes* d'Eugène O'Neill ; avec François Tanguy et le Théâtre du Radeau dans *Choral* ; avec Philippe Nahon (Ars Nova) dans *Les Naufragés de l'Olympe*, fantaisie lyrique dont il a écrit le livret, musique de Giovanna Marini ; avec Isabelle Tanguy dans *Feu* d'après Luxun ; avec Joël Pommerat dans *Pôle* et *Treize étroites têtes* ; avec Jean-Paul Wenzel dans *Caveo* ; avec le Cabaret Dromesko dans *La Baraque*. Il a fabriqué et joué *L'Homme de plein vent* (avec Hervé Pierre), *Le Chant du ressort* (avec Isabelle Tanguy), *Le Tas* avec Jean-Louis Coulloc'h, *Les Égarés*, fabrication collective et *Au milieu du désordre*.

Il a conduit sur trois années un travail d'atelier avec des patients de l'hôpital psychiatrique d'Ainay-Le-Château. Il participe au projet collectif *Les Étonnistes* avec Stéphanie Aubin, Christophe Huysman et Pascale Houbin. Il a également réalisé plusieurs courts-métrages, *Hoplà ! Hardi ! Asphalte*, et une série de onze films autour de la matière intitulée *Et ça continue !*, présentée dans l'émission *Histoires courtes* sur France 2 en juillet 2007.

Sa dernière création, *Sexamor*, avec Nadège Prugnard, est coproduite par le TNS et sera présentée du 2 au 10 février 2010 en salle Hubert Gignoux.

Directrice de la publication
Julie Brochen
Réalisation du programme
Fanny Mentré avec la collaboration de Olivier Chabrillange, Lorédane Besnier, Éric de la Cruz et Chantal Regairaz
Crédits
Photos du spectacle pp.13 et 16-17 : Alain Julien
Illustrations : p.5 Gilles Petit S.A., *fonderie* - p.6 *Charbon* - pp.8/9 et 27 Fabien Lainé - p.11 Sylvain Beucler, *terril à Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais)* - p.20 Florence Trocmé, *Caillou-tête n°2* - p.21 Alberto Giacometti - p.22 empibi, *spirale crenelee* - p.24 Romary, *Charbon de bois rouge*
Graphisme Tania Giemza

Édité par le Théâtre National de Strasbourg
Kehler Druck/Kehl – Décembre 2009

Abonnements / Location
03 88 24 88 24

1, avenue de la Marseillaise
BP 40184
F-67005 Strasbourg Cedex
Téléphone : 03 88 24 88 00
Télécopie : 03 88 37 37 71

tns@tns.fr
www.tns.fr

SAISON 09-10

EUROPEAN CULTURAL NEWS

Interview de l'acteur Pierre Meunier – ou l'éternel combat contre la force de la gravité

Der Schauspieler Pierre Meunier (C) Alain Julien

L'acteur français Pierre Meunier a été invité à deux reprises durant cette saison au TNS (Théâtre National de Strasbourg) avec sa pièce en solo « Au cœur du désordre » et la pièce « Sexamor », le fruit de sa collaboration avec Nadège Prugnard. Meunier est un phénomène inclassable dans la scène française, car il est auteur, acteur, metteur en scène et décorateur – tout en même temps. Et en plus, son travail ne cadre avec aucun des schémas courants.
Il a commencé sa carrière artistique au Nouveau Cirque de Paris, avec le fameux spectacle de chevaux de Zingaro ainsi qu'à la Volière Dromesko. Il a travaillé comme acteur au Théâtre du Radeau, où il a collaboré avec le metteur en scène Matthias Langhoff.
Pierre Meunier est fasciné aussi bien par la richesse linguistique que la mise en évidence de thèmes scientifiques complexes. Et il transmet la tension inhérente à cette fascination à son public.

Monsieur Meunier, pourquoi parlez-vous si bien l'allemand ?

Mon père aimait la langue allemande et la maîtrisait très bien. Quand j'étais jeune, je suis allé à plusieurs reprises en Allemagne pour y travailler.

Dans votre pièce « Au cœur du désordre » vous utilisez un langage très élaboré qui se situe dans le domaine scientifique, voir philosophique. Avez-vous traduit cette pièce vous-même ?

Oh que non ! J'en aurais été incapable. La traduction est d'Anna Langhoff, la fille de Matthias Langhoff, le metteur en scène. Elle vit à Berlin.

Avez-vous adopté cette traduction telle quelle ou y avait-t-il une autre étape avant la mouture définitive ?

Non, j'ai retravaillé la traduction avec mon ancienne professeur d'allemand, qui est allemande. Je n'aurais jamais su le faire tout seul. Il ne me restait plus qu'à tout apprendre par cœur par la suite. Et j'ai appris, que tout ce qui ressort en français à la virgule près, est bien moins précis en allemand à cause de mon intonation. Il faut tenir la tension qu'on construit à l'intérieur d'une phrase tout le long et c'était très difficile pour moi. Contrairement au français où je peux construire cette tension visant un seul mot. Je crois, que là aussi j'ai encore beaucoup de choses à apprendre. Pour la représentation à Strasbourg j'ai encore travaillé pendant 3 jours avec Barbara Engelhardt. (N.B. Barbara Engelhardt a été rédactrice en chef du journal « Theater an der Zeit », depuis, elle est écrivain indépendant et édite de nombreuses publications en Allemagne et en France. De plus, elle est conservatrice des festivals de Bobigny/Paris (Le Standard Ideal) et de Strasbourg (Premières). Elle vit à Strasbourg.)

Est-ce que vous avez déjà joué une production dans un pays germanophone?

Oui, c'était la pièce « Le Tas », en allemand « Der Haufen ». On l'a jouée dans le cadre du festival à Bochum. C'est une pièce visuelle qui se contente d'environ quinze minutes de texte en tout et pour tout. Il s'agit entre autres de la question du poids et dans le bassin de la Ruhr, avec tous ces gros tas visibles dans le paysage, cette pièce avait un intérêt tout particulier pour les gens.

Vous vous intéressez également aux problèmes de science naturelle, comme par exemple la gravité.

Oui, ça m'intéresse de savoir, comment ça fonctionne et ce qu'en dit la science. Quand j'ai contacté un laboratoire scientifique pour la première fois, on ne m'a pas vraiment réservé un accueil chaleureux. Mais je voulais savoir ce que ça signifiait pour les scientifiques eux-mêmes et je suis allé directement dans un bureau du CNRS pour en parler avec le spécialiste Richard Kerner. Au cours de notre conversation, la glace a fondu et Kerner est devenu de plus en plus aimable. Aujourd'hui il assiste à toutes mes premières. Dans la pièce « Au cœur du désordre » je décris, comment des scientifique se groupent autour d'un tube rempli de sable qu'il s'agit de mettre de la position horizontale en position verticale. Le moment où les grains de sable commencent à glisser est très intéressant pour la science. Et comme je le décris sur la scène, comme tout le monde retient son souffle en attendant ce moment qui est immortalisé par une photographie – c'est effectivement comme ça que cela se passe dans la réalité. Non seulement à Paris mais dans le monde entier. Je suis allé au Chili où j'ai pu observer exactement le même phénomène.

Quand est-ce que vous avez commencé à écrire des pièces vous-même ?

C'était en 1990, quand j'ai travaillé avec la Volière Dromesko. C'était un spectacle autour de 500 oiseaux et de nombreux chevaux. J'incarnais un certain Léopold von Fliegenstein qui luttait contre la force de gravité. C'est à cette occasion que je me suis penché pour la première fois sur le sujet. Je pensais qu'il fallait l'approfondir pour acquérir les bases de ce problème pour être capable de le comprendre. Depuis, je travaille ce sujet de différentes manières et il est resté mon thème principal. D'ailleurs, cet été j'ai prévu de faire un film qui parlera de Léopold von Fliegenstein. Le film s'appellera « Fiction ».

Vous êtes auteur, acteur, metteur en scène – dans lequel de ces « costumes » êtes-vous le plus à l'aise ?

Momentanément, tout a la même importance pour moi. C'est important pour moi de parler sur une scène, mais d'inventer les accessoires dont je me sers, c'est important aussi. L'un donne l'autre. Quand j'écris, je peux avoir une idée pour un système qui peut être plus parlant que des paroles : Une image sur la scène, une machine qui exprime mieux que des mots ce que je veux dire. Et vice versa : Quand je m'occupe des machines, je peux trouver des mots, des textes que j'utilise par la suite. C'est un processus créatif qui fonctionne dans les deux sens et qui me donne accès à mon intérieur. J'ai besoin de ce travail. Il me donne de la force, la force de continuer à vivre aussi. Pour moi c'est aussi la raison de partager ces expériences avec les autres, de faire participer les autres à travers le théâtre ou le film.

Le public allemand réagit-il différemment que le public français ?

Oui effectivement, TRES différemment ! En France, le public est très intellectuel. Les gens se demandent tout de suite : « Qu'est-ce que c'est ? Quel genre de théâtre est-ce ? Dans quel tiroir faut-il le mettre ? » Ils n'essaient de juger qu'après ça. C'est très difficile, mais c'est cet esprit français très particulier. L'approche en Allemagne est beaucoup plus « organique ». Quand je suis allé à Bochum, j'ai discuté avec les gens après le spectacle, ce qui m'a beaucoup touché. Ils avaient une approche très différente, bien plus originelle, chargée d'émotions fortes. J'ai vécu la même chose au Chili. Les gens là-bas étaient très ouverts et curieux. La dimension du « tas » avait là-bas aussi un aspect politique. Donc, c'était bien différent par rapport à la France.

Est-ce que vous attendez quelque chose de votre public ? Voulez-vous provoquer quelque chose ?

J'aimerais que le public d'une pièce comme par exemple « Le Tas » perçoive un tas de pierres différemment qu'avant en quittant le théâtre. J'offre la possibilité aux gens, de voir des tas de pierres ou alors le monde autrement qu'auparavant. Mes pièces donnent aux gens un accès à leur propre richesse intérieure, et ils le sentent. Je crois, que c'est comme si ils ressentaient une sorte de soif qui existait en eux, mais qui était cachée, enfouie. Au cours d'une telle soirée ils recommencent à l'éprouver.

Vous jouez actuellement la pièce « Sexamor », créée en collaboration avec Nadège Prugnard.

Oui, c'est exact. Chacun de nous a apporté son texte. Le début, la scène avec le capitaine est l'œuvre de Nadège, le reste, c'est moi. Mais cette œuvre est très différente de la pièce « Au cœur du désordre » qu'on a pu voir pendant cette saison ici à Strasbourg. Elle raconte la difficulté qu'ont les hommes et les femmes à se rencontrer à cause des grandes différences qui existent entre les deux sexes. L'homme et la femme sont totalement différents. La pièce montre toute une série de tentatives de rapprochements à cause de ces différences. Aujourd'hui il y a une forte tendance d'avoir peur de ce qui est étranger. On le ressent comme une sorte de menace. Mais il existe bien sur une attraction énorme, une immense envie de se rencontrer. Malgré cela, les couples se séparent souvent. Il n y a rien qui aille de soi dans une relation. A Strasbourg, cette pièce a été très bien accueillie. Le public ici est très attentif et aussi très ouvert.

Que signifie pour vous le théâtre ?

Le théâtre est aujourd'hui le dernier endroit, où on a le temps de rêver et de réfléchir avec les autres. Où on peut entendre la respiration, où on peut sentir les battements du cœur.
Au théâtre, cette solitude que l'on éprouve devant un écran qui ne transmet que des informations sans profondeur, n'existe pas. Aujourd'hui, c'est la surface qui triomphe. C'est justement pour ça que le théâtre est si important. Il est très facile de trouver l'accès à un thème par l'intermédiaire d'internet. Mais la façon dont on pose les questions est très importante. Se poser des questions à soi-même est très important. Le danger que tout soit pensé à notre place aujourd'hui est omniprésent. Les réponses que fournit internet ne sont pas hiérarchisées. Personne n'avance jusqu'à la 130e position en cliquant. Nous jouissons de nos jours d'une liberté, qui n'en est pas une. Ce qui est important pour moi, c'est la vérification physique de la masse. C'est impossible par écran interposé. Déjà à l'école les petits enfants y sont confrontés. L'écran domine les hommes d'une manière animale. Si vous allez dans un café où se trouve un écran, vous pouvez constater que tout le monde se tourne dans sa direction et le fixe. D'un autre coté, je peux voir aussi qu'une sorte de résistance se forme et s'établit dans le net. On constate également un accès facilité aux livres. De toutes les façons, je suis contre le fait de se faire l'esclave d'internet.

Etes-vous en train de travailler sur de nouveaux projets ?

Oui, j'aimerais travailler autour du langage. Aborder le sujet de la lutte qui se déroule entre les mots et les pensées dans notre tête. Réfléchir à la façon dont agit la voix, à la difficulté d'articuler et à tous les sons que l'on peut produire et aussi à ceux que l'on n'a jamais appris à émettre. Je me pose la question comment se faire entendre, mais je m'interroge aussi sur le silence. Quand j'écris, des idées ou alors certains mots s'imposent à moi, qui m'accaparent plus ou moins par la suite.

Vous y avez beaucoup réfléchi déjà! La nouvelle pièce est pratiquement prête, alors ?

Non pas du tout. Je suis encore en pleine réflexion et je fais des recherches.

Aimeriez-vous dire quelque chose de personnel à nos lectrices et lecteurs ?

Ne changez pas de trottoir quand un étranger vient à votre rencontre, mais risquez-vous plutôt à faire sa connaissance !

Je vous remercie sincèrement pour cet entretien et je vous souhaite beaucoup de succès dans toutes vos entreprises futures.

L'interview a été réalisée le 10.2.2010 par Dr. Michaela Preiner au TNS à Strasbourg
Texte traduit de l'allemand par Andrea Isker